

SUITE DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par le R. P. Lacordaire.

DIMANCHE, 12 JANVIER 1845.

Suite et fin.

La misère rationnelle des cultes étrangers à la doctrine catholique se révèle tout entière par l'impuissance où ils sont de résister à l'action prosélytique des peuples chrétiens. Je vois bien que Mahomet protège son œuvre en déclarant passible de mort quiconque convertira un musulman; Rome et la Grèce avaient employé les mêmes armes; la Chine et les pays adjacents ne se confient même pas aux lois qui, en les séparant de l'étranger, les séparent aussi de tout contact avec le christianisme; l'Inde, matériellement ouverte aux chrétiens, oppose le mur d'airain de ses castes à leurs communications; nulle part les cultes que le signe de la croix ne fortifie pas n'osent se mesurer avec la religion émanée du Christ, semblables à ces hordes des steppes, qui reculent devant la civilisation à mesure qu'elle s'avance, ou à ces anciens Parthes dont la force était dans la fuite et dans le désert. Ainsi, devant la stratégie catholique, aucun culte étranger ne tient ses étendards debout et déployés; la persécution, l'éloignement, le silence, voilà toutes leurs ressources, ressources que le temps, d'accord avec la vérité, détruit chaque jour, et qui à la fin épuisées, les laisseront sans défense et sans refuge contre le contact souverain de notre persuasion.

Si vous me demandez, Messieurs, d'où sont donc issues ces superstitions dénuées d'efficacité, de moralité et de raison, je vous le dirai d'un mot: elles sont nées de la passion religieuse combinant, par une inspiration privée et populaire, les éléments divins répandus dans le monde, les attirant, les coordonnant, les semant à son gré. L'homme a devant lui toujours, à tout le moins, des débris de vérités, des traditions flottantes; il remue cette poussière comme l'alchimiste; il mêle l'or et le plomb, le ciel et la terre, soufflant dessus avec une bouche corrompue, jusqu'à ce qu'il ait produit une mixture qui ait à la fois le charme de l'erreur et quelques vestiges de la vérité!

Je vous convie maintenant à un autre spectacle. La superstition fatigue l'homme; il en recherche le remède dans sa raison, et aussitôt s'ouvre devant lui un abîme plus profond encore, l'abîme de l'incrédulité.

Un jeune homme est parvenu à l'âge de quinze ans, sa raison s'est éveillée; il a vécu quelques jours dans l'antiquité, et lu quelques pages du monde présent. Il ne lui a pas été difficile de s'apercevoir que la superstition tenait une grande place dans l'histoire de ses semblables; mais ses yeux, mal ouverts encore, n'ont pas distingué la vérité de l'erreur, l'apparence de la réalité. Il commence par un grand acte: il nie, et comme le propre de la jeunesse est de n'avoir pas de mesure, d'être infini dans ses conceptions et dans ses désirs, il nie son père et sa mère dans leur foi, sa patrie dans son passé, tout ce qu'a fait l'humanité jusqu'à lui, tout le mouvement qui l'a portée vers Dieu, et, seul, indépendant, monarque absolu de sa personne, il regarde avec satisfaction ce grand empire; il est le maître enfin et il va édifier.

Mais il n'édifiera pas, il ne sent pas même le besoin d'édifier, son incrédulité est acceptée. C'est le premier et le plus haut degré de l'incrédulité; son incrédulité est acceptée, il est content. Dieu l'a mis au monde; Dieu lui a versé cette goutte de lait et d'absinthe qui est la vie; Dieu lui a donné un père et une mère, des frères et des sœurs, une patrie, une destinée, son esprit, tout ce qu'il est, tout: mais il ne croit pas lui rien devoir et être autre chose pour Dieu qu'un étranger. Et s'il considère toute cette fermentation religieuse de l'humanité, qui ne cesse de chercher Dieu, qui pense fermement l'avoir trouvé, qui a mis en lui ses plus chères espérances et ses plus sacrés devoirs, il ne laisse pas d'être heureux de ce spectacle, parce que, s'en étant mis à part, il s'estime plus grand que toutes les nations puérilement inféodées à de si pauvres besoins et à une si vile reconnaissance envers Dieu: Dieu, qui est si peu de chose, qui n'a fait que le monde, en voulant bien accorder qu'il l'ait fait! Je ne combats point, Messieurs, cette incrédulité, je ne lui dis rien; mais j'en tire cette conclusion, c'est que toutes les fois que l'homme se pose avec la raison toute pure et personnelle devant Dieu, cette raison se retire de Dieu, ne peut plus communiquer avec Dieu. Je ne dis pas autre chose; j'accepte en ce moment l'incrédulité comme elle s'accepte elle-même; Dieu l'a mise dans ma main pour m'en servir en faveur de ma foi, pour être une preuve de l'origine surnaturelle de la religion. Oui, mon fils de quinze ans, sois incrédule, l'humanité a besoin de ta révolte pour se confirmer dans son obéissance, et en attendant le jour où tu reconnaîtras ton

erreur, elle te regardera, pour s'assurer que la raison est incapable de créer la religion.

Toutefois, Messieurs, l'incrédulité ne s'arrête pas longtemps à cet état d'acceptation où elle est dans une âme de quinze à vingt ans. Quand on vieillit, on découvre dans la vie des besoins plus profonds; les années, en se retirant, nous laissent voir en nous des rivages inconnus, et l'incrédulité, d'abord si joyeuse, commence à se résoudre en une sorte de tourment semblable à celui que cause l'absence du pays. On se retourne sur le lit du doute: c'est l'incrédulité à son second état, que j'appellerai l'incrédulité inacceptée. Que voulez-vous? on est né à une époque sceptique, on n'a autour de soi que des livres et des paroles qui traitent Dieu comme un petit garçon! Mais Dieu n'a pas besoin de l'homme, il grandit tout seul dans l'âme, par une végétation sourde et sublime qui n'est qu'à lui; ses racines en aspirent la plus pure substance, et un jour l'homme inquiet se penche vers cet hôte douloureux, s'efforçant de renouer avec lui par sa raison des relations privées.

Ce phénomène, Messieurs, s'est fait voir dès la fin du siècle dernier dans de grandes proportions. Assurément nul siècle n'avait joui d'une incrédulité plus parfaitement acceptée; cependant voyez ce que c'est que l'homme! A peine la Révolution eut-elle fait de la société française un champ de bataille découvert, que ceux-là mêmes qui avaient tant détruit, les plus ardents d'entre eux, furent effrayés de l'absence de Dieu. Un homme, dont je tairai le nom, ramassa dans le sang un crayon, il le prit dans sa main déshonorée, et montant sur une échelle pour s'élever jusqu'au fronton d'un temple, il y grava cette confession: *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être-Suprême*. Dieu voulut que ce fût cette main froide et sanglante qui lui rendit, au moment le plus impie de toute l'histoire, un irrécusable témoignage. L'exemple donné, d'autres hommes s'efforcèrent de fonder un culte national. La théophilantropie naquit. Je vous demande pardon de prononcer ce nom barbare; Dieu condamne à des noms sauvages comme à des œuvres vaines les hommes qui rejettent la vérité. La théophilantropie essaya donc de fonder un culte rationnel, et lorsque Dieu eut présenté à la France le jeune consul qui devait la réorganiser, cette secte philosophique et religieuse vint, comme tout le monde, s'offrir à lui. Le jeune homme ne leur dit que ce mot: "Messieurs, vous n'êtes que quatre cents, comment voulez-vous que je fasse une religion avec quatre cents hommes?" Ainsi dans un moment aussi grave, la religion rationnelle n'avait pu réunir que quatre cent sectateurs, et il ne fallut qu'un mot pour les réduire à néant, et pour que jamais depuis on n'en entendit parler.

D'autres événements suivirent; notre temps se pressa aux portes de l'aurore. Nous naquîmes, et avec notre génération, une foule d'âmes qui ne vaudraient pas non plus de l'incrédulité acceptée. Elles se réunirent pour réédifier l'œuvre d'une religion fondée sur la seule raison. Vous en avez vu l'essai; on l'a tenté sous vos yeux une ou deux fois. Je dis une ou deux fois, je pourrais dire davantage sans craindre de me tromper; mais il ne faut tenir compte que des expériences qui ont eu quelque étendue et quelque solennité. Vous avez donc vu des savants et des hommes d'esprit rassemblés dans cette capitale, planant sur elle, et appelant à eux, sans respect humain, les âmes jeunes et ardentes qui se débattaient contre l'incrédulité; vous les avez vus sacrifier leur temps, leur fortune, leur avenir à la réalisation d'un culte digne, pensaient-ils, d'un siècle ému de Dieu, mais ne voulant le recevoir que des mains de la science et du génie. Eh bien! vous l'avez tous présent; combien d'années a-t-il fallu pour que les édificateurs, désespérés de leur ouvrage, reprissent leur niveau social, et allassent peupler toutes les administrations civiles de leur apostolat fini et de leur paternité dissoute?

Ces essais, aussi solennels qu'infructueux, n'ont pas encore persuadé notre âge de son impuissance à créer la religion, tant l'homme a besoin de Dieu, alors même que son orgueil en repousse la foi. Chaque jour on nous annonce la religion future de l'humanité; si on ne peut pas la faire, on la prophétise du moins. On transforme l'impuissance en espérance. Mais l'humanité n'a pas le temps d'attendre; elle veut Dieu pour aujourd'hui et non pour demain. Elle a faim et soif de Dieu depuis six mille ans, et vous, venus si tard, quand vous vous mettez à l'œuvre pour subvenir à des besoins si profonds, à des aspirations que les siècles n'ont pas fatiguées, vous en êtes réduits encore à des prophéties! Pour moi, tout ce qui ne donne pas à l'humanité son pain de chaque jour, je n'y crois pas. Je crois que Dieu a été père dès l'origine pour l'âme comme pour le corps; je crois que les moissons sont toutes venues, que la pluie est toute tombée; que, dans l'ordre de la vérité,